

de l'argent pour nourrir l'enfant à naître. De retour chez son père, elle est mise à la porte lorsque celui-ci apprend son état et passe le temps de sa grossesse dans les bois. La jeune femme retourne chez ses parents au moment de son accouchement en espérant y être accueillie, mais on la menace à nouveau de lâcher les chiens. Elle finit par accoucher dans une genêtaie, prend le nouveau-né et, dans une mise en scène bouleversante, le pend à un buisson avec le lacet de sa coiffe³⁰⁰. La chanson donne ici à voir la détresse de ces filles-mères séduites puis rejetées sans indulgence de la part du groupe. D'autres versions du même chant ajoutent toutefois un épilogue heureux à ce récit d'infanticide : alors qu'elle est condamnée par la justice, Marie Le Masson est sauvée de l'échafaud et épousée par le noble qui l'a séduite. Comme souvent, l'ajout d'un motif permet de modifier sensiblement l'esprit de la complainte, en proposant non plus l'image d'une fille déshonorée et infanticide mise au ban de la communauté mais celle d'une femme séduite et injustement abandonnée qui obtient finalement pardon et réintégration sociale.

Les *gwerziñ* forment donc une source originale et complémentaire de la documentation écrite pour éclairer les problématiques de l'honneur et du respect, et les tensions et violences qui découlent de la transgression de codes de conduite tacitement connus. Comme dans les archives judiciaires, elles abordent cette question à travers des cas précis qui permettent une approche personnalisée et sensible. Ces deux sources reflètent d'ailleurs des comportements largement similaires, qui permettent à chacun de se situer et d'être situé au sein ou à l'extérieur de la communauté.

b- Les rivalités sociales à la source des conflits

Les rapports entre paysannerie aisée d'une part et petite et moyenne noblesse de l'autre forment un thème récurrent de conflits dans les complaintes en langue bretonne, déjà relevé par Théodore Hersart de La Villemarqué³⁰¹. La pertinence de l'étude de ce domaine a déjà été pointée du doigt par Michel Nassiet³⁰². La *gwerz* sur le duel du clerc à l'aire neuve – le plus souvent appelé le clerc Laoudour, Lamour ou Lambaul – me semble être la plus représentative de ce répertoire ; elle apparaît en même temps comme une remarquable application en condensé des différents aspects étudiés au cours de ce chapitre, en lien avec les problématiques de l'honneur masculin et féminin, du regard porté sur la noblesse ou encore du langage du vêtement. Elle se décline en deux chants-types qui ne diffèrent qu'en fonction de la conclusion de l'affrontement : dans un cas,

³⁰⁰ Voir par exemple L135 pour une belle version.

³⁰¹ Fonds La Villemarqué, carnet 3, notes p. 48.

³⁰² NASSIET, 1999, « *La littérature orale bretonne et l'histoire* », p. 55.

le clerc est tué ; dans l'autre, c'est lui qui tue son adversaire³⁰³. 57 versions de ce récit ont été recensées dans le corpus étudié, ce qui en fait une chanson très représentée dans l'ensemble de la Basse-Bretagne. Rudolf Trebitsch en a recueilli une en 1908 auprès de Francis Gourvil, à Morlaix, qui constitue le plus ancien enregistrement de *gwerz* profane d'esthétique ancienne qui ait été conservé avec un son d'une assez bonne qualité³⁰⁴. Une pièce inédite recueillie par François-Marie Luzel auprès de René Lecam, présente une version particulièrement détaillée du récit³⁰⁵ :

³⁰³ Chants-types n°45 et 46.

³⁰⁴ Contrairement aux enregistrements de Marc'harit Fulup, réalisés par François Vallée en 1900, qui ont souffert d'une mauvaise conservation. L'enregistrement de Rudolf Trebitsch est proposé en **annexe sonore 14**. Le texte et la mélodie sont reproduits en **annexe 38**, p. 805-806.

³⁰⁵ L253. Cette pièce est contenue dans le manuscrit 1021 du fonds Luzel, à la Bibliothèque Municipale de Rennes. Traduction : Éva Guillourel.

Markiz Guerrand

Selaoned boll ha selaonet
 Eur z'onn a so newez savet ;
 Eur zon a so newez savet,
 Da Fieka Calvez ez eo gret :
 Da Fieka Calvez ez eo gret,
 A so er bloas-ma dimezet, (fiancée)
 Med eureujet na veso ket,
 Gant markiz Guerrand eo c'hoantaët. –
 Kloarek ann Amour 'c'boulenne,
 'N ti ar C'halvez koz pa arrue : -
 - A c'hui brestfe ho merc'h d'in-me,
 Da vont gant-bi d'all leur-newez ? –
 Ar C'halvez koz a lavaras
 D'ar c'hloaregik, pa hen klewas : -
 - Mar ya ganid d'al leur-newez,
 D'ar gêr bi digasi 'darre. –
 Fieka Calvez, pa deûz klewet,
 En hi akoutrant ez eo eat ;
 En hi akoutrant ez eo eat,
 Da vont d'al leur-newez gant ar c'hloarek. –
 Markiz Guerrand a c'boulenne,
 Ar pont-newez pa dremene : -
 - N'oc'h eûz ket gwelet en de-ma
 Eur c'hloarek o tremenn ama ? –
 - Aotro 'r Markiz, ma iskuzet,
 N'ouzon ket a biou e komzet.
 - M'oc'h iskuz wit ar wez kentan,
 Kloarek 'n Amour a c'boulennan. –
 - Eat 'oa ase araok kreiz-dé,
 Fieka Calvez euz he gosté,
 Braoa plac'h varcho 'l leur-newe,
 'So bet hag erruo fete :
 Gant-han un habit satin-griz,
 Kaeroc'h 'wit oc'h hini, markiz,
 War he ziousker lérour fourchetezed,
 'N dreid eur botou bironet : (rubanet ?)
 'N tok kaër a gastor war he benn,
 War-n-ezhan seiz seurt plumachenn ;
 Eur montr arc'hant euz he goste,
 Eur bommelenn aour d'he gleze.
 Gant-hi un habit satin-gwenn,
 Koueffou lienn Flandrès war hi fenn ;
 War hi ziou-sker lérour z'ei-finn,
 'N hi z'leid eur botou marokinn.
 Un davanjer war hi barlenn,
 'Goust bepred seiz skoed ar walenn :
 Eur z'eienn gaer 'so dre en-hi,
 Tri boutou arc'hant d'hi frenni ;
 'N hi c'herc'henn eur c'harkan arc'hant,
 Ouzoc'h markiz eo e tepant. –
 Markiz Guerrand, p'hen euz klewet,
 Un taol kentr d'he varc'h 'n euz roët ;
 Un taol kentr d'he varc'h 'n euz roët
 Trezeg 'l leur-newez ez eo eat.
 El leur-newez p'eo arruet,
 Kloarek 'n Amour 'n euz goulnet.
 Eur mignon 'n doa ar c'hloarek-ma,
 Hag a z'eu d'hen avertissa : –

Le marquis de Guerrand

Écoutez tous, écoutez
 Une chanson qui est nouvellement composée ;
 Une chanson qui est nouvellement composée
 Qui a été faite au sujet de Fiecca Calvez :
 Elle a été faite au sujet de Fiecca Calvez
 Qui est fiancée cette année,
 Mais elle ne sera pas mariée,
 Elle est convoitée par le marquis de Guerrand.
 Le clerc Lamour demandait
 Chez le vieux Calvez en arrivant :
 « Me prêteriez-vous votre fille
 Pour aller avec elle à l'aire neuve ?
 Le vieux Calvez dit
 Au petit clerc quand il entendit cela :
 - Si elle va avec toi à l'aire neuve,
 Tu la ramèneras à la maison. »
 Fiecca Calvez, quand elle a entendu,
 A mis ses vêtements ;
 Elle a mis ses vêtements
 Pour aller à l'aire neuve avec le clerc.
 Le marquis de Guerrand demandait
 En passant le pont neuf :
 « N'avez-vous pas vu aujourd'hui
 Passer un clerc par ici ?
 - Monsieur le marquis, excusez-moi,
 Je ne sais pas de qui vous parlez.
 - Je vous excuse pour cette fois,
 C'est au sujet du clerc Lamour que je vous questionne.
 - Il était par là avant le milieu du jour,
 Fiecca Calvez à son côté,
 La plus belle fille qui marchera sur l'aire neuve,
 Elle arrivera ce soir.
 Lui, il porte un habit de satin gris
 Plus beau que le vôtre, marquis,
 Sur ses épaules une ceinture à fourches³⁰⁶,
 À ses pieds des chaussures à rubans
 Un beau chapeau de castor sur la tête,
 Qui porte sept sortes de plumes ;
 Une montre d'argent à son côté,
 Un pommeau d'or sur son épée.
 Elle, elle porte un habit de satin blanc,
 Une coiffe en toile de Flandres sur la tête ;
 Sur ses épaules une ceinture de soie fine,
 À ses pieds des chaussures en maroquin.
 Un tablier sur ses genoux,
 Qui coûte sept écus l'aune,
 Avec un ruban de soie qui l'entoure,
 Fermé par trois boutons d'argent ;
 À son cou un collier d'argent,
 Son aspect rivalise avec le vôtre, marquis. »³⁰⁷
 Le marquis de Guerrand, quand il a entendu,
 A donné un coup d'éperon à son cheval ;
 Il a donné un coup d'éperon à son cheval
 Et est allé jusqu'à l'aire neuve.
 À l'aire neuve, quand il est arrivé,
 Il a demandé le clerc Lamour.
 Ce clerc avait un ami

³⁰⁶ Le sens de ce vers est obscur.³⁰⁷ Cette traduction est incertaine.

Qui est venu l'avertir :

- Kloarek 'n Amour, en em dennet,
Gant ar markiz oc'h goulennet.
- Me na rân kras a varkiz 'bed,
Biskoas n'em eûz-han disobljet. –
N'oa ket he c'hêr peur-lavaret,
Ar markiz 'n eûz-han zaludet : –
- Demad did, Kloarek ann Amour, (Ambout)
Eur paotr mad a gredan eûz-oud !
Ganid 'so 'n habit satin gris,
Kaeroc'h 'wit ma binin a varkiz !
- Salv-ho-kras, aotro, na eo ket,
Ho tillad a so galonset ;
Ho tillad à so galonset,
Ha ma re-me 'so rubanet.
- Me 'm eûz eur c'bleze hir ha moan,
Hag a dreuzje prest da ruban.
- Salv-ho-kras, aotro, na raï ket,
Rag kalz a arc'hant int koustet ;
Kalz a arc'hant int d'in koustet,
Serret oa ho ialc'h pa oant paëet.
- Te brestje da vestrez d'in-me
D'ober un dans el leur-neve ? –
Fiecca Kalvez, pa deuz klenet,
Da varkiz Guerrand 'deûz laret : –
- Biskoas denjentil n 'refusin
D'ober un dans en onestiz,
- C'hui danso ganin el leur-neve,
Gousko en-bez euz ma c'hoste !
Kloarek Ambout, pa 'n eûz klenet,
Da varkiz Guerrand 'n eûz laret :
- Salv-ho-kras, aotro, na raï ket,
Hou-man eo ma lod ar merc'bed.
- M'eo bounnès da lod ar merc'bed,
Partaj a-nevez 'veso gret :
Kloarek, divisk da borpanjou,
Wit gourenn war ar manegou.
- Salv-ho-kras, Aotro, na rin ket,
Ma c'halite na bermet ket,
Rag c'hui so markiz en Guerrand,
Ha me 'so mab eur païsant.
- Ha pa ves mab eur païsant,
Te 't'eûz ar c'hoas ar marc'bed koant. –
- Ha perag, aotro, n'am be ket,
Hou-ma vo ma lod ar merc'bed.
- M'eo bounnès da lod ar merc'bed,
Partaj a-nevez 'veso gret ;
Kloarek, divisk da borpanjou,
Da c'hourenn war ar manegou.
N'oa ket he c'hêr peurlavaret,
N'eur c'houistel arc'hant 'n eûz c'houezet,
Tric'houec'h denjentil so digvet ;
Tric'houec'h den-jentil so digvet,
Tric'houec'h c'bleze noaz dic'houinet ;

« Clerc Lamour, retirez-vous,
Vous êtes demandé par le marquis.
- Je ne fais grand cas d'aucun marquis,
Jamais je ne l'ai désobligé. »
Il n'avait pas fini de parler
Que le marquis l'a salué :
- Bonjour à toi, clerc Lamour (Lambout³⁰⁸)
Je crois que tu es un bon garçon !
Tu portes un habit de satin gris,
Plus beau que le mien alors que je suis marquis !
- Sauf vôtre grâce, monsieur, c'est faux,
Votre habit a des galons ;
Votre habit a des galons,
Et le mien a des rubans.
- J'ai une épée longue et affilée,
Qui traverserait vite tes rubans.
- Sauf vôtre grâce, monsieur, cela ne se fera pas,
Car ils m'ont coûté beaucoup d'argent.
Ils m'ont coûté beaucoup d'argent,
Votre bourse était fermée quand ils ont été payés.
- Me prêterais-tu ta bien-aimée
Pour faire une danse sur l'aire neuve ? »
Fiecca Calvez, quand elle a entendu,
A dit au marquis de Guerrand :
« Jamais je ne refuserai de gentilhomme
Pour faire une danse en toute honnêteté.
- Vous danserez avec moi à l'aire neuve,
Et tantôt vous coucherez à mon côté ! »
Le clerc Lambout, quand il a entendu,
A dit au marquis de Guerrand :
- Sauf votre grâce, monsieur, cela ne se fera pas,
Celle-ci m'est destinée entre toutes les femmes.
- Si celle-là t'est destinée entre toutes les femmes,
Nous ferons un nouveau partage :
Clerc, enlève ton pourpoint,
Pour lutter pour gagner des gants en gage³⁰⁹.
- Sauf votre grâce, monsieur, je ne le ferai pas,
Mon rang ne me le permet pas,
Car vous êtes marquis à Guerrand,
Et moi je suis fils de paysan.
- Bien que tu sois fils de paysan,
Tu as choisi parmi les jolies filles.
- Et pourquoi, monsieur, ne l'aurais-je pas fait ?
Celle-ci m'est destinée entre toutes les femmes.
- Si celle-là t'est destinée entre toutes les femmes,
Nous ferons un nouveau partage :
Clerc, enlève ton pourpoint,
Pour lutter pour gagner des gants en gage. »
Il n'avait pas fini de parler
Qu'il a soufflé dans un sifflet d'argent,
Dix-huit gentilshommes sont arrivés ;
Dix-huit gentilshommes sont arrivés
Ils ont dégainé dix-huit épées ;

³⁰⁸ Le nom du clerc est modifié au cours de la transcription, soit qu'il s'agisse d'une transformation du chanteur, soit que Luzel rectifie au cours de sa prise de notes la graphie d'un nom dont il se rend compte qu'il l'a mal transcrit.

³⁰⁹ La référence à des gants en gage apparaît dans d'autres versions de la même pièce, notamment M3.

Tric'houec'h c'hleze noaz dic'houinet,
Ha tric'houec'h taol hen euz tapet,
Kent ma 'z eo d'ann douar kouezet !
Fiecca Kalvez, pa deuz gvelet,
War ar plas a so fatiket !
Fiecca Kalvez a ouele,
Na gave den hi c'bonsolje ;
Na gave den hi c'bonsolje,
Med ar markéz, hennès a rée.
Hennès lâre d'ezhi bepred : –
- Fiecca Kalvez, na ouelet ket ;
C'hui zanso ganin el leur-neve,
Hag a gousko 'n bezz euz ma c'hoste.
- Me varvje ama soubitamant,
Kent kousket fenoaz en Gwerrand !
Lazet 'c'h euz ma muia karet,
Ma lazet ive, mar karet ! –
Ar C'halvez koz a c'boulenne
Euz he verc'h, er gêr pa arrue : –
- Fiecca Kalvez, ma merc'hik koant,
Pe-lec'h eo jomet ho galant ? –
- Skuillet eo he oad el leur-neve,
Me garje vije ma hinin ive !
Me ia em gvele, ha me klan,
Ha n' savin ken euz ann ez-han ;
Na savin ken euz ann ez-han,
Nemed eur vezz, d'am liennan ! -

Ils ont dégainé dix-huit épées,
 Et il a reçu dix-huit coups
 Avant de tomber à terre !
 Fiecca Calvez, quand elle a vu cela,
 S'est évanouie sur la place !
 Fiecca Calvez pleurait,
 Elle ne trouvait personne pour la consoler ;
 Elle ne trouvait personne pour la consoler,
 Sauf le marquis, lui le faisait.
 Il lui disait toujours :
 « Fiecca Calvez, ne pleurez pas ;
 Vous danserez avec moi à l'aire neuve,
 Et tantôt vous coucherez à mon côté !
 - Je préférerais mourir ici subitement
 Avant de coucher ce soir à Guerrand !
 Vous avez tué mon bien-aimé,
 Tuez-moi aussi, si vous voulez ! »
 Le vieux Calvez demandait
 À sa fille, quand elle arriva :
 « Fiecca Calvez, ma jolie petite fille,
 Où est resté votre galant ?
 - Son sang est répandu sur l'aire neuve,
 Je voudrais que le mien y soit aussi !
 Je vais dans mon lit, je suis malade,
 Et je ne m'en lèverai plus ;
 Je ne m'en lèverai plus
 Qu'une seule fois, pour qu'on m'ensevelisse ! »

Cette chanson met en scène un conflit entre clerc et noble pour l'obtention d'une riche *pennhêrez* – une héritière –, et place au premier plan les enjeux de distinction entre rangs. Roger Dupuy remarque que, dans les *gwerzioù*, le clerc est toujours représenté de façon très positive, ce qui tranche avec les commentaires nettement moins flatteurs de certains observateurs du 19^e siècle comme Émile Souvestre : il apparaît comme le « champion de la communauté paysanne » face au seigneur lâche et traître³¹⁰. Les deux épisodes les plus développés dans cette version ne concernent pas le combat, qui n'apparaît que comme la conclusion du conflit, mais les étapes antérieures qui conduisent le marquis à la recherche du clerc puis qui développent l'altercation verbale précédant le duel. L'honneur du gentilhomme y est doublement blessé : il se rend compte que la supériorité matérielle et honorifique que devrait lui conférer sa noblesse est mise à mal tant aux yeux de la jeune fille qu'il convoite qu'à ceux de la communauté tout entière, qui accordent leur considération et leur admiration au clerc Lamour. La chanson elle-même prend un net parti pris en défaveur du noble, lâche, traître à sa parole et insultant envers l'honneur féminin. Plusieurs études ont porté sur le personnage du marquis de Guerrand, qui apparaît dans différents chants-types du répertoire des *gwerzioù*, tantôt sous un jour négatif – dans le rôle du

³¹⁰ DUPUY, 1978, « *Chansons populaires et chouannerie en Basse-Bretagne* », p. 9-10 ; SOUVESTRE, 1836, *Les Derniers Bretons*, t. 1, p. 135-140 et p. 167-170. Au sujet de ce personnage, voir également les remarques formulées au chapitre 10, *infra*, p. 607-608, qui nuancent partiellement cette vision très favorable des clercs.

meurtrier de clerc et de débaucheur de jeunes filles – tantôt sous les traits d’un homme repentant et charitable à la fin de sa vie : il est possible que le récit sur le meurtre du clerc à l’aire neuve se rapporte à un événement impliquant Vincent du Parc, marquis de Locmaria en Plouégat-Guerrand, vers 1626³¹¹. Cette indication permet de replacer le récit dans le contexte des violences nobiliaires qui prévalent au début du 17^e siècle³¹². La lignée des Du Parc, issue de la noblesse moyenne, a d’ailleurs conclu en six générations, depuis le 15^e siècle, cinq alliances matrimoniales avec des héritières, qui ont permis aux aînés d’augmenter très significativement leurs domaines³¹³.

L’importance accordée au vêtement comme marqueur social et source de conflit est tout à fait remarquable dans ce chant : cette *gwerz* échappe à la règle de concision dans les descriptions, qui définit généralement ce répertoire. 18 vers décrivent l’habillement des deux jeunes gens pour aller à l’aire neuve, tandis que 12 autres concernent à nouveau la tenue vestimentaire dans la discussion qui s’engage entre le clerc et le gentilhomme. Une autre version de ce chant, noté par madame de Saint-Prix, est encore plus remarquable de ce point de vue : sur un total de 77 distiques d’octosyllabes, 35 vers sont entièrement consacrés à cette description³¹⁴. On y trouve avec une concentration exceptionnelle les éléments habituellement indiqués de façon disparate dans les complaintes, comme l’insistance sur la coiffure – coiffe en tissu de Flandres, chapeau castor – ou la richesse des étoffes et des garnitures, de même que le nombre et la qualité des objets de distinction – chapelet d’ambre, poudrier d’argent et pommeau d’or dans la version de madame de Saint-Prix –. C’est tout un imaginaire qui se développe autour de ces descriptions somptueuses, qu’il faut apprécier en ayant en mémoire le contexte de transmission de ces chansons au sein de milieux sociaux très modestes. Il ne faut pas oublier que la chanson appartient à un genre littéraire qui obéit à des canons esthétiques particuliers : l’exagération en fait partie, dans le but d’attirer l’attention de l’auditoire. La complainte fait également référence à l’actualité du vêtement par rapport à la mode et donne des informations concernant sa fabrication : au noble qui lui demande qui a cousu son habit, le paysan répond qu’il s’agit d’un jeune tailleur de Rennes³¹⁵. Une autre version de ce chant, recueillie dans le Vannetais en 1911, est encore plus explicite : « *Na ti es ti oun habit n’ha giz / Guel aweidet-té ha mi markiz. // Ker me hani mé n’en dés meit pan, / Ha te gani ti sei ha ruban.* » ; « *Ne m’es chet hi taillet na gouriet. // Meid oun artizan*

³¹¹ LE GUENNEC, 1928, « *La légende du Marquis de Guerrand et la Famille Du Parc de Locmaria* » ; BALLAND, 1999, *Littérature orale et noblesse bretonne : le cas Du Parc de Locmaria*. Cette possibilité reste toutefois une simple hypothèse : le dépouillement des fonds de la famille Du Parc révèle que Vincent Du Parc était écolier à Paris lors du décès de sa mort en 1627, même s’il revient à plusieurs reprises en Bretagne au cours de ses études. ADCA, 2 E 271. Louis Le Guennec remarque lui-même dans ses notes restées manuscrites qu’aucune trace de ce crime n’est conservée dans les registres paroissiaux de Plouégat-Guerrand. ADF, 34 J 44, f. 104.

³¹² NASSIET, 1999, « *Noblesse et paysannerie en Bretagne 16^e-17^e : familiarité et distanciation* », p. 73.

³¹³ NASSIET, 2000, *Parenté, noblesse et états dynastiques XV^e-XVI^e siècles*, p. 219.

³¹⁴ SP6.

³¹⁵ Même version.

ievang a Baris / En des hi tailliet ha groeid hi gız»³¹⁶. L'inadéquation entre le rang de fils de paysan et la richesse des vêtements portés conduit à une issue fatale annoncée dès le début de l'histoire. Une pièce cornouaillaise reflète ainsi la désapprobation sociale face à cette situation, quand elle mentionne la bien-aimée du clerc « *gant hi an tancher lien holland / na zel quet eus merch eur paysant / o rubanou deus i laco / consté eur pistolen* »³¹⁷. Une autre version fait intervenir les parents de la jeune fille, qui lui disent d'enlever son jupon rouge pour mettre le violet : ainsi, tous les gens du pays sauront que le clerc va à sa mort³¹⁸. De fait, le marquis prend prétexte de la somptuosité des habits de son rival amoureux pour le provoquer en duel, lui demandant d'ôter son pourpoint – certaines versions parlent de justaucorps – pour commencer le combat. Le conflit naît ainsi tant de la tentation du clerc d'outrepasser son rang, ce qui apparaît le plus nettement à travers le vêtement, que de la difficulté du marquis à maintenir le sien : le recours aux armes et plus particulièrement au duel à l'épée, pratique noble par excellence, apparaît dès lors comme le seul moyen pour ce dernier de tenter de regagner sa superbe.

Un autre chant-type, qui met cette fois aux prises Annaig Le Rousval et Run Ar Go, évoque lui aussi un combat entre une fille roturière et un noble, qui a pour cause l'inadéquation entre le rang social et la tenue vestimentaire de la jeune fille : la chanson démarre en effet en précisant qu'elle « *a doug dantelezh war he zal / War he divskoaz tri pe bevar // Met Run Ar Go en deus lâret / Lâret d'Annaig ar Rousval / Dilezel he dantelezjoù / Gant an noblañs hag en dougo* »³¹⁹. Cette mention n'est pas sans évoquer l'attention particulière portée à la réglementation du port de la dentelle au 17^e siècle³²⁰. Dans tous ces cas, la noblesse cherche à rétablir à l'échelon local un ordre extérieurement lisible mais mis en péril par les ambitions d'une roture enrichie qui cherche à s'affranchir des règles vestimentaires qui hiérarchisent et codifient la société – c'est le rôle des lois somptuaires qui ont valeur à l'échelle du royaume mais qui sont peu appliquées faute de structures de contrôle³²¹ –.

Dans la complainte sur le duel à l'aire neuve, la richesse du clerc et de l'héritière, tout deux issus de la roture, se mesure également à leur largesse à l'égard des musiciens de la fête, à qui

³¹⁶ « Toi, tu as un costume à la mode / Qui est plus beau que le mien bien que je sois marquis. // Car le mien n'est fait que de panne, / Et le tien a de la soie et des rubans. » ; « Ce n'est pas moi qui l'ai taillé ni cousu // Mais un jeune artisan de Paris / Qui l'a taillé et fait à sa manière », LD23. La panne, étoffe qui s'approche du velours, est attestée dans les inventaires bas-bretons sous l'Ancien Régime. Voir par exemple, pour un cas trégorois : BARON, 1989, *Vie quotidienne des paroissiens de Plouigneau au XVIII^e siècle d'après leurs inventaires après décès*, p. 82-91.

³¹⁷ « Qui porte un tablier en toile de Hollande / qui ne convient pas à la fille d'un paysan. / Les rubans qui le lacent / Coûtaient une pistole », LV15.

³¹⁸ L164. Le violet apparaît ici comme une couleur mortuaire.

³¹⁹ « Porte de la dentelle sur le front / Trois ou quatre sur les épaules. // Mais Run Ar Go lui a dit : / Il a dit à Annaig Le Rousval / De délaissier ses dentelles / Car elles sont portées par la noblesse », T60.

³²⁰ NAGLE, 1996, « *Lois somptuaires* », p. 758.

³²¹ FOGEL, 1987, « *Modèle d'État et modèle social de dépense : les lois somptuaires en France de 1485 à 1660* ».